

« Un transfert comme les autres ? La “cartographie” en littérature et sciences humaines

« Eine Metapher wie alle anderen ? “Mapping” und Kartographie in der
Literatur und den Kulturwissenschaften »

Florent Gabaude



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/124>

DOI : 10.4000/ifha.124

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 6 février 2011

Pagination : 38-42

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Florent Gabaude, « « Un transfert comme les autres ? La “cartographie” en littérature et sciences humaines », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/124> ; DOI : 10.4000/ifha.124

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

©IFHA

« Un transfert comme les autres ? La “cartographie” en littérature et sciences humaines

« Eine Metapher wie alle anderen ? “Mapping” und Kartographie in der Literatur und den Kulturwissenschaften »

Florent Gabaude

NOTE DE L'ÉDITEUR

Colloque international, Limoges, 25-27 novembre 2010

La cartographie est-elle en train de devenir une métaphore directrice de notre culture, ou plonge-t-elle dans une crise épistémologique ? Telle était la question qui a motivé le colloque « Un transfert comme les autres ? La “cartographie” en littérature et sciences humaines » qui s’est tenu à Limoges du 25 au 27 novembre 2010.

Le concept de cartographie se trouve actuellement face à plusieurs défis – une perception du temps et de l’espace en train de changer, véhiculée par des innovations technologiques ; des bouleversements géopolitiques ; l’impératif communicatif d’une mise en réseau universelle. D’une certaine façon, ce que l’on pourrait désigner comme métaphore cartographique n’est pas un phénomène procédant des deux ou trois dernières décennies. De même que toute la terminologie relative à la cartographie s’est toujours trouvée employée au sens figuré, de même beaucoup de productions et d’actes humains de tous les temps historiques pourraient être qualifiés de cartographies ou de *mappings*, depuis les inventaires topographiques de la Mésopotamie jusqu’à l’analogie cartographique des encyclopédistes, en passant par les diagrammes de Raymond Lulle et la « cartographie » précolombienne.

Dans la situation actuelle, quelques questions se posent, compte tenu du recours de plus en plus systématique au qualificatif de « cartographique », usage qui n’a parfois plus de

rapport évident à la cartographie et aux cartes traditionnelles – que l'on pense à la méthodologie du *mapping* dans les *cultural studies* ou aux cartes mentales qui ne connaissent même pas de représentation graphique vérifiable. Toute une terminologie semble s'être mise à dériver insensiblement vers un autre registre.

Pour résoudre cette problématique, les participants du colloque n'ont pas seulement présenté des études de cas (des *mappae mundi* et des itinéraires, provenant surtout de la cartographie depuis le XVI^e siècle), mais également, partant de là, des réflexions :

- sur le lien entre cartographie et diagrammes, et la nécessité d'une nouvelle définition de la « carte » qui semble s'imposer (la représentation graphique est-elle essentielle ? suffisante ?)

- sur le retour actuel de l'historicité des cartes et de la cartographie, et sur la question du pouvoir : est-il inhérent à l'acte cartographique ?

- sur les particularités épistémologiques des cartes et d'autres médias qu'elles représentent, tout particulièrement la littérature. Plusieurs communications ont démontré que la traductibilité de l'espace littéraire connaît d'étroites limites.

Des représentants de toute une gamme de spécialités – géographie et géomatique, histoire, ethnologie, philosophie, études littéraires, études des médias et *Kulturwissenschaften* – se sont penchés sur ces questions. Provenant largement des aires germanophone et francophone, les participants au colloque ont contribué à faire connaître des développements des deux cultures scientifiques jusqu'ici peu connus de part et d'autre du Rhin : les mouvements français de la géocritique et de la géopoétique, par exemple, ou les courants topographique et topologique dominant le débat en Allemagne depuis quelques années.

Topographie ou topologie ?

La carte est un *travelling concept* qui déborde son domaine d'origine, jusqu'à devenir un *metamedium*. Les cartes conceptuelles n'ont plus grand-chose de commun avec les cartes physiques ni même thématiques. Elles illustrent des opérations cognitives, un système de réseaux qui puisse être projeté dans l'espace (Jörg DÜNNE, Erfurt). À l'inverse de la notion de *mapping*, dont l'extension métaphorique est lexicalisée en anglais, la cartographie *stricto sensu* implique un ancrage territorial. Les cartes thématiques les plus sophistiquées, comme la carte figurative de Charles Joseph Minard ou les cartogrammes, voire les cartes allégoriques, n'en conservent pas moins un tel ancrage. C'est par abus de langage ou d'analogies, par sacrifice à la vogue de la pensée de l'espace – et pour certains par mépris de toute philosophie de l'histoire – que l'on « cartographie » des relations non indexicales, des interconnexions en dehors de tout référent spatial. Stephan GÜNZEL (Trèves) préfère parler dans ce cas de topologie, par opposition à ce qui relève véritablement de la topographie.

Historicité et pouvoir

Les géographes dénoncent aujourd'hui la fausse évidence du réalisme cartographique à travers le développement de nouveaux outils, d'une mise en perspective historique et de la réflexion épistémologique. Philippe QUODVERTE (Orléans) montre que les développements actuels de la sémiologie graphique marquent à certains égards une évolution à rebours, qui rompt avec l'abstraction et la désiconisation croissantes de la cartographie depuis ses origines modernes. Grâce aux nouveaux systèmes de représentation en 3D, on réintroduit le décor, la figuration réaliste des monuments, la diachronie, la narrativité, la variable esthétique, l'anamorphose (dans les cartogrammes)

ainsi que la présence de l'observateur, qui ne sont pas sans rappeler la perspective cavalière, la narration continue et la présence humaine sur les représentations renaissantes, au point que l'on peut se demander s'il s'agit encore de cartes.

De la carte d'état-major au système d'information géographique (SIG), la cartographie n'a jamais été un outil technique neutre, mais un instrument du pouvoir et de sa rationalité, concourant à la constitution des États nationaux comme à la géosurveillance généralisée (Hedwig WAGNER, Weimar). Selon le géographe Franco FARINELLI (Bologne), l'acte fondateur de la modernité est cartographique, il consiste à réduire le monde à une image, à une carte – la modernité est selon Heidegger l'« époque de l'image du monde ». Ce qui revient à dire que, pour l'époque moderne (à l'opposé du Moyen Âge), la carte n'est pas la copie du monde, mais au contraire, le monde est la copie de la carte. F. FARINELLI explique comment la carte engendre le territoire et l'espace, ne voyant nullement en cela, à la différence de J. Baudrillard, une caractéristique du postmodernisme. La carte constitue la territorialité plus qu'elle la reflète : étymologiquement lié à la terreur autant qu'à la terre, le territoire est l'endroit où s'exerce le pouvoir. L'acte cartographique opère une formidable réduction cognitive et existentielle du monde vécu, la réduction du monde à la table sacrificielle ou de dissection. Augustin BERQUE (Paris) insiste également sur le rôle producteur du *medium* : « La carte naît du territoire, mais aussi le territoire de la carte. » Cette concrescence (*i.e.* « croître ensemble ») ou coproduction conditionnée du territoire et de la carte transgresse, selon lui, la logique binaire aristotélicienne. A. BERQUE récuse l'« arrêt sur objet » de la modernité, la mise à distance d'un objet mesurable, vide de sens, par un observateur extérieur ; il prône un dépassement du dualisme moderne fondé sur la dichotomie du réel et du signe, de la carte et du territoire.

Les limites de la cartographie littéraire

Partant de présupposés différents, Bertrand WESTPHAL (Limoges), promoteur de la géocritique, aboutit à des conclusions voisines, refusant d'opposer géographie du réel et géographie de l'imaginaire. Les analyses littéraires géocentrées, qui mettent en relation lieux fictionnels et lieux réels, ont fréquemment recours à la cartographie comme *medium* d'investigation. On peut y voir non seulement un désir de requalification scientifique du discours littéraire, mais aussi la quête d'une forme d'interdisciplinarité. « Ces dernières décennies, notent la germaniste Mandana COVINDASSAMY (Nantes) et la géohistorienne Géraldine DJAMENT-TRAN (Strasbourg), la métaphore cartographique s'est emparée de l'espace littéraire théorique et narratif, tandis que les géographes rompaient avec le réalisme cartographique pour analyser les relations entre représentations mentales et cartes. » La littérature moderne et contemporaine est peuplée de cartes qui – du *Voyage de Gulliver* jusqu'au tout récent roman de Michel Houellebecq, *La Carte et le territoire* – créent l'illusion référentielle en authentifiant le récit. Quant aux cartes sur la littérature, en tant qu'instruments heuristiques extratextuels, elles sont censées accréditer le discours sur le récit (Jörg DÖRING, Siegen). Sur l'autre versant, les géographes s'intéressent autant aux pratiques de circulation des savoirs cartographiques qu'à la cartographie comme outil de production du savoir. Nathalie BERNARDIE (Limoges) questionne ainsi le tropisme insulaire et archipélagique à la Renaissance, lequel donne lieu à une inflation de cartes représentant des espaces plus mentaux que réels.

Cette apparente convergence ne laisse pas toutefois d'être paradoxale et de receler des écueils. En effet, l'évolution technologique rend de plus en plus impalpable la matérialité d'objets naguère familiers comme la mappemonde ou la carte Michelin, et obsolètes les outils de la cartographie traditionnelle appliqués à l'analyse d'objets littéraires. Selon

Thierry JOLIVEAU (Lyon) : « Quand Franco Moretti s'empare de ces représentations quantitatives de l'objectivation scientifique que sont les cartes et les graphes pour faire ses analyses littéraires, il est frappant de constater le caractère un peu désuet des outils qu'il utilise. » Aussi n'est-il pas surprenant que F. Moretti lui-même, dans ses dernières études, abandonne la représentation topographique pour se tourner vers les modèles topologiques (graphes et arbres). Plus prometteuses semblent être les approches transdisciplinaires comme la géographie des médias, qui examine comment les techniques géonumériques réorganisent l'appréhension à la fois de l'espace réel et des œuvres de fiction (J. DÖRING, Th. JOLIVEAU).